

Le festival qui « a perdu son ombre » Festival des films du monde

Le comité de rédaction

Number 58, November–December 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23189ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Le comité de rédaction (1991). Le festival qui « a perdu son ombre » : Festival des films du monde. *24 images*, (58), 2–3.

LE FESTIVAL QUI «A PERDU SON

État des lieux

Le Festival des Films du Monde est malade et ses maux sont nombreux: important déficit financier, grave crise de confiance généralisée envers une direction fermée à toute idée de concertation et visiblement peu encline à une saine auto-critique (voir le communiqué final de l'événement d'un triomphalisme proprement indécent), arrogance à l'égard d'une presse pourtant généralement conciliante (refus de Serge Losique de s'exprimer publiquement à l'émission *Le Point* de Radio Canada), rogne croissante des milieux professionnels du cinéma, dont les distributeurs directement concernés par le festival, dégradation de l'image du festival sur la scène nationale et internationale, et surtout manque de rigueur d'une programmation frappée de mégalomanie galopante, qui s'entête à vouloir mesurer son degré de crédibilité à l'aune de l'effarante inflation d'images dont on gave le public montréalais. 225 longs métrages et 85 courts et moyens métrages nous étaient encore servis cette année dans la confusion la plus totale. Nul ne contestera qu'à l'issue de sa quinzième édition mouvementée, le FFM ressemblait à une de ces foires du tout-venant culturel qui aurait irrémédiablement «perdu son ombre».¹

La crise ne date pas d'hier, mais elle a connu cette année une telle ampleur que la presse dans son ensemble en a abondamment fait état (voir les échos de cette crise rapportés par André Roy dans le présent numéro). Un point de non retour semble désormais atteint et le moment est venu de crever l'abcès.

Face à la pauvreté de la compétition officielle 91, on peut certes arguer de la concurrence féroce que se livrent les «grands» festivals à travers le monde et de la difficulté croissante de s'alimenter en films de qualité dans un contexte de crise mondiale du cinéma. On se rappelle les commentaires désabusés que nous livraient nos quotidiens lors du dernier Festival de Berlin, plutôt pauvre en découvertes ou en confirmations de cinéastes pourtant chevronnés, alors que le Festival de Cannes, lui, s'en tirait mieux. Si de telles réserves sont à formuler, elles ne sauraient en aucun cas excuser toutes les inconséquences de la récente édition du FFM, lequel par ailleurs s'est fait

souffler des titres importants par d'autres festivals d'ici (voir le cas *Black Robe* de Bruce Beresford). De toute évidence, l'heure est au bilan et aux révisions déchirantes. Au-delà de la cristallisation tout à fait fondée du débat autour de la personnalité vivement contestée de Serge Losique, la tête dirigeante du festival, c'est de la survie même au Québec du FFM comme événement culturel international dont il est question ici. Ce festival, le public montréalais l'a fait sien au fil des ans et il n'a aucune envie de le voir disparaître.

Des questions incontournables

Pour sortir de l'impasse, il faut passer aux actes et changer de cap. Il est plus que temps de donner de nouvelles assises au festival et, ses voies étant impénétrables, on doute fortement que la direction actuelle soit à même de mener à terme la restructuration complète qui s'impose. En premier lieu, lumière doit être faite sur les finances du FFM et l'utilisation des fonds publics octroyés par les organismes subventionneurs. Il est inconcevable que les états financiers annuels ne soient pas disponibles, surtout dans un contexte de crise économique où l'on sabre dans les budgets de nombreux organismes, même ceux jugés d'utilité publique. Dans le même souffle, on est en droit de s'interroger sérieusement sur le rôle régulateur que devrait jouer à ce niveau un organisme gouvernemental comme la SOGIC. Ombre au tableau à éclaircir parmi tant d'autres: comment ce festival que l'on sait déficitaire a-t-il pu se porter acquéreur d'une immeuble au centre ville? Dans un même souci de transparence, un certain nombre d'autres questions désormais incontournables doivent être posées. Est-il essentiel que Montréal maintienne artificiellement en vie un Marché du film chroniquement déficitaire (un trou d'environ 750,000 \$ serait imputable au Marché pour un déficit global des opérations anticipé de 1 million de dollars en 1991)² dans le seul but de demeurer un festival compétitif de catégorie A, au même titre que Cannes, Berlin ou Venise? Par ailleurs, est-il vraiment nécessaire que le FFM s'enferme dans une logique stérile du «toujours plus» avec, comme objectif, de conserver son rang quelque peu dérisoire

OMBRE»

PHOTO: PASCAL MAEDER



de «gros» festival, concurrent immédiat de Cannes, Venise et Berlin? À cette double question fondamentale, nous sommes forcés de répondre non. Cette stratégie a démontré qu'elle était totalement suicidaire. Le FFM est en déclin et il faut d'urgence redresser la barre.

Une amorce de solution

Dans le contexte de crise actuel, c'est toute l'orientation et la structure du festival qui sont à repenser. Le FFM doit avant tout revenir à une dimension plus humaine s'il veut être garant de convivialité, entretenir une certaine «idée» du cinéma, plus aventureuse, plus noble, davantage à l'écoute des créateurs d'ici et d'ailleurs, et en définitive effectuer un véritable travail de promotion culturelle et d'éducation populaire auprès du public auquel il s'adresse. La meilleure façon d'y parvenir est de réduire considérablement le nombre de films présentés et de redéfinir complètement les sections qui les accueillent. Totale redistribution des cartes donc. Cette donne de départ a beaucoup été évoquée cette année dans les couloirs du FFM. Il y a à partir de ce constat diverses avenues à explorer. Dans leur format actuel, les sections tiennent davantage d'une sorte de fourre-tout aux effets insidieusement niveleurs que d'une répartition judicieuse des films selon des paramètres clairement établis. Il serait souhaitable de redonner une véritable raison d'être à ces sections aujourd'hui indifférenciées et de garantir à chacune d'entre elles son autonomie, une autonomie réelle et incontestable. À cet égard, on pourrait s'inspirer de l'expérience acquise à Cannes et Berlin, chaque festival ayant ses points forts et ses points faibles. Une telle restructuration aurait notamment le mérite d'assurer une plus grande visibilité aux premières œuvres actuellement noyées dans la masse pléthorique d'une programmation gonflée aux anabolisants et de permettre de dégager plus facilement chaque année les lignes de force d'une production cinématographique mondiale, traversée de diffé-

rents courants, majoritaires et minoritaires. En s'appuyant sur les compétences du milieu (individus et représentants d'organismes ou d'associations professionnels), chaque section — autonome — aurait son propre comité de programmation. Le festival y gagnerait indéniablement en cohérence et en rigueur. Sans compter que l'émulation qui se créerait entre les différentes sections ne pourrait que redonner corps au dynamisme interne d'un festival en phase terminale de sclérose. Le FFM doit devenir un lieu d'échanges, un carrefour d'idées, bref être vivant et «vivre» le cinéma au lieu de se contenter d'être la vitrine sans doute généreuse mais brouillonne de la planète cinéma.

Le festival se doit par ailleurs de promouvoir sans aucune ambiguïté le fait français au Québec en manifestant ouvertement son intention de renforcer sa politique de sous-titrage dans la langue de la majorité. Les timides acquis dans ce domaine (ajout de sous-titres français sous l'écran pour les seuls films de la compétition officielle) étant, rappelons-le, davantage le résultat des pressions constantes exercées par la presse au cours des dernières années que l'expression d'une véritable volonté affichée par la direction du festival. Cette «bataille» des sous-titres aura cependant servi de révélateur. Elle a démontré éloquemment que la mobilisation du milieu autour de questions aussi fondamentales était possible. C'est à cette même mobilisation que nous en appelons aujourd'hui pour que le FFM échappe au désastre vers lequel l'achemine tranquillement la direction actuelle et reparte sur de nouvelles bases, plus en accord avec l'image que l'on est en droit d'attendre d'une véritable fête du cinéma. Compte tenu de la réalité québécoise, il est vital que ce festival survive, Montréal étant sans contredit, de l'avis même de nombreux observateurs étrangers, LE lieu cinéphilique par excellence en Amérique du Nord. ■

Un événement que les festivaliers ne voudraient pas voir disparaître.

LE COMITÉ DE RÉDACTION

1. «Toute chose qui perd son essence est comme un homme qui a perdu son ombre». Citation de Jean Beaudrillard qui a donné son titre au dernier film d'Alain Tanner, *L'homme qui a perdu son ombre*.
2. Selon «Des chiffres et des lettres» in *VOIR*, 22 au 28 août 1991, p. 20.